

OEUVRES

DE

J. M. P H. R O L A N D,

Femme de l'ex-ministre de l'intérieur

T O M E T R O I S I È M E.

OE U V R E S

D E

J. M. P H. R O L A N D ,

Femme de l'ex-ministre de l'intérieur ;

C O N T E N A N T :

Les MÉMOIRES et NOTICES HISTORIQUES qu'elle a composés dans sa prison en 1793, sur sa VIE PRIVÉE, sur son arrestation, sur les deux ministères de son mari et sur LA RÉVOLUTION. — Son PROCÈS et sa CONDAMNATION à MORT par le tribunal RÉVOLUTIONNAIRE. — Ses Ouvrages PHILOSOPHIQUES et LITTÉRAIRES faits avant son mariage. — Sa CORRESPONDANCE et ses VOYAGES ;

P R É C É D É E S d'un Discours préliminaire par L. A. CHAMPAGNEUX, Éditeur ; et accompagnées de Notes, et de NOTICES du même, sur sa détention.

Fortis , at infelix et plus quam faemina !....

T O M E T R O I S I È M E.

A P A R I S ,

Chez BIDAULT, Libraire, rue et Hôtel Serpente, N^o. 14.

A N V I I I .

ŒUVRES DE LOISIR

ET

RÉFLEXIONS DIVERSES (1).

DE L'ÂME.

NOUS connoissons l'âme par ses facultés , comme nous connoissons la Divinité par ses attributs ; mais l'essence de l'une et de l'autre est pour nous également incompréhensible.

On regarde l'âme comme une substance distincte de la matière , parce qu'elle a le pouvoir de faire des opérations qui ne sont point des propriétés de la matière. Elle apperçoit, sent,

(1) *Note de l'Éditeur.* J'ai suivi dans la publication des ouvrages de la C.^e Roland , contenus dans ce volume , l'ordre des temps. Les trois premières pièces sur l'Âme, la *Mélancolie* et la *Retraite*, sont tirées du cahier de ses Œuvres manuscrites de 1771. Elles n'ont pas tout-à-fait le mérite de ses autres productions ; mais comme on y trouve beaucoup de philosophie et de sagacité , j'ai pensé que le public me sauroit gré de lui faire connoître les écrits de cette femme étonnante , à l'âge de dix-sept ans et demi , c'est-à-dire , à l'époque de la vie dont la légèreté est si ordinairement le partage.

Tome III.

A

compare , réfléchit , raisonne , prévoit et juge : rien de tout ce que nous connoissons de la matière ne nous permet de lui attribuer ces facultés. Indifférente au mouvement et au repos , inerte et insensible par sa nature , il ne paroît pas qu'étant façonnée telle qu'est le corps humain , elle puisse avoir dans cette nouvelle forme une intelligence dont chacune de ses parties est privée. Mais , ce qu'il nous importe le plus d'examiner , ce sont les différentes manières d'opérer de notre ame , et les preuves de son immortalité.

Étroitement unie au corps , l'ame reçoit par lui l'impression des objets extérieurs ; mais elle n'en dépend pas de façon qu'elle ne puisse se consulter elle-même et agir selon ses lumières propres , sans écouter toujours le rapport des sens.

L'entendement , la mémoire , l'imagination , la volonté , sont les noms que l'on donne aux différentes manières d'opérer de l'ame , envisagées comme autant de facultés.

L'entendement constitue , pour ainsi dire , l'essence de l'ame ; c'est cette puissance qu'elle a d'appercevoir les objets et de s'en former des idées. On peut rapporter à l'entendement les sens , pris pour la faculté de sentir , puisqu'ils ne sont autre chose que l'entendement modifié,

en tant qu'il se sert des organes du corps pour appercevoir les objets.

La mémoire est cette faculté qu'a l'ame de se rappeler les choses passées ; et l'imagination est cette puissance de se former des images, des objets absens.

Les fibres de nos nerfs, distribuées comme autant de petits filets, aboutissent d'une part à l'extérieur de nos membres et à la peau, et de l'autre vont toutes se réunir dans le cerveau. Lorsque quelque chose les frappe extérieurement, l'impression se communique jusqu'au cerveau, et à l'occasion des différentes modifications qu'il éprouve, l'ame apperçoit et juge l'objet qui en est la cause. Mais, expliquer comment l'ame voit ces choses, comment les idées se forment en elle, comment une substance spirituelle distinguée du corps apperçoit ce qui se passe dans une autre substance, ce sont des choses au-dessus de nos efforts, et que vraisemblablement nous ne pouvons espérer de connoître que dans un autre état ; car, dire comme Léibnitz, que tout cela se fait suivant une harmonie préétablie entre l'ame et le corps, par laquelle il est arrêté que l'une doit éprouver une certaine suite de pensées, quand l'autre éprouve un certain ordre de sensations, c'est n'apprendre rien de certain et même rien du tout ; cela arrive sans doute

par les loix de l'union que Dieu a établies entre ces deux substances ; mais ces loix nous sont inconnues ; nous ne sommes pas plus savans sur le comment , et il nous faut acquiescer modestement à une ignorance invincible , au moins qui est telle jusqu'à ce jour.

L'ame est douée de plus , d'un principe actif qui la met en mouvement , et par lequel elle se détermine à agir , ou non , suivant qu'elle le juge convenable ; ce principe est la volonté.

La volonté est donc cette puissance qu'a l'ame de se déterminer d'elle-même et par un principe inhérent à sa nature , à rechercher ce qui lui convient , et à agir d'une certaine manière , toujours en vue de son bonheur. On peut rapporter à cette faculté , les instincts , les inclinations et les passions.

Les instincts sont des sentimens excités dans l'ame par les besoins du corps , qui la déterminent à agir sans délai. Les inclinations sont une pente de la volonté qui la porte vers certains objets préférentiellement à d'autres , mais d'une manière douce et tranquille. Les passions sont des mouvemens impétueux de la volonté qui tirent l'ame de sa situation naturelle , et la portent violemment vers ce qui les excite.

La volonté agit toujours avec spontanéité , c'est-à-dire , de son propre mouvement ; et ses

déterminations sont ordinairement accompagnées de la liberté. On nomme liberté cette force de l'ame par laquelle elle se modifie, dirige ses opérations, suspend ses délibérations, les continue, les tourne d'un autre côté, agit et se détermine avec choix. C'est par cette faculté que l'homme est capable de direction, qu'il a un empire sur lui-même, et qu'il devient responsable de ses actions.

Il reste à examiner si cette partie de nous-mêmes survit à la destruction de notre corps. On ne doute pas longtemps de cette vérité, quand on reconnoît celle de l'existence d'un Dieu; l'une suppose l'autre.

L'ame étant un esprit, n'est point destructible par sa nature, comme le corps par la désunion de ses parties; mais fût-elle corporelle, nous ne pourrions pas en conclure qu'elle ne fût immortelle, car nous ne concevons pas que quelque chose puisse s'anéantir. Quand on considère, de plus, la sagesse du premier Auteur qui n'a rien mis d'inutile dans l'homme, et ce desir de l'immortalité qui est dans tous les cœurs, ce qui étoit une probabilité, devient une preuve de sentiment. Mais la plus solide preuve de cette vérité, résulte de la justice de Dieu. Il est consolant pour nous, de voir que nos espérances sont fondées sur les perfections et les attributs

de la Divinité. En effet, s'il est vrai, comme la raison le démontre, que Dieu ait assujetti les hommes à des loix, de l'observation desquelles le bonheur de chacun et le bien - être général dépendent, les infracteurs de ces loix doivent être punis, et leurs observateurs récompensés. Or, il est très-ordinaire, et même très-commun, de voir les méchans posséder tranquillement les fruits de leurs rapines et de leurs crimes : la vertu et le vice ne sont donc pas toujours récompensés ou punis dès cette vie, suivant la justice d'un Dieu législateur. Il est donc un autre état, une nouvelle manière d'être, une autre vie enfin, où il est fait à chacun suivant ses œuvres.

La raison ne nous convainc pas seulement de cette vérité, mais elle nous montre encore, que de sa créance, dépend le bonheur des mortels dans la vie présente. Car, si tous les hommes étoient persuadés qu'il n'y eût rien à craindre ni à espérer après la mort, il est clair que la plupart ne feroient aucun cas de la vertu dont ils pourroient souvent mépriser et violer impunément les droits. J'ajoute même que ceux qui raisonneroient conséquemment, la regarderoient comme une chimère. Quelles sont ces loix naturelles, diroient-ils, dont on fait tant de bruit ? celui qui a établi ces prétendus pré-

ceptes ne veille pas à leur observation ; où en est la sanction , lorsque ma probité , ma vertu , me conduisent à la misère , aux souffrances , et enfin à une mort qui anéantit tout ?

Cette belle doctrine feroit infailliblement de chaque homme , un ennemi de tous les autres , un criminel par principes , un hardi violateur de toutes les loix ; la force seroit le seul frein qui pût les retenir. L'anarchie , l'affreux brigandage , désoleroient la face de l'univers , en feroient un amas de ruines et de malheurs.

Quand donc la justice de Dieu ne nous assureroit pas de l'immortalité , la raison nous diroit qu'un dogme si nécessaire au bien de l'humanité , est une vérité constante , et que la proposition contraire qui entraîne nécessairement tant de malheurs , ne peut être qu'une fausseté.

Tels sont , ce me semble , les motifs simples , clairs et convaincans , qui font reconnoître et admettre l'immortalité de l'ame.

DE LA MÉLANCOLIE.

A MIE de cette charmante passion, je veux aujourd'hui la défendre des reproches qu'on lui fait sans cesse. Trop prompts à juger, nous blâmons souvent ce que nous ne connoissons pas ; aussi arrive-t-il communément que nous le faisons mal. Ceci peut s'appliquer particulièrement aux jugemens que forment de la mélancolie les partisans de la grosse joie, et de ce qu'on nomme belle humeur ; ils la confondent avec le chagrin, et donnent mal-à-propos son nom à ces affections vaporeuses et hypocondriaques qui sont ordinairement un vice de tempérament, ou à ces sensations fatigantes de satiété et d'épuisement qu'on éprouve après s'être abandonné à un excès de joie et de dissipation ; car tel est l'inconvénient des extrêmes, qu'ils conduisent presque toujours aux opposés. C'est abuser des termes, que d'employer la même dénomination pour des choses absolument différentes.

La douce mélancolie que je défends n'est jamais triste ; elle n'est qu'une modification du plaisir dont elle emprunte tous ses charmes. Semblables à ces nuages dorés qu'embellit un soleil couchant, les légères vapeurs de la mélancolie interceptent les rayons du plaisir, les

présentent sous un aspect agréable et nouveau. C'est un baume délicieux pour les plaies du cœur ; c'est un tempéré salutaire à la vivacité de la joie ; en l'adoucissant, il la rend plus pénétrante et plus durable.

Il est moins aisé de la définir que de dépeindre ses effets : elle consiste dans une certaine délicatesse de sentiment , un certain tour d'imagination qui se sentent et qui nes'expriment pas.

Elle est cette disposition d'un cœur sensible qui lui fait éviter ces divertissemens où les ris bruyans ne sont que le masque de l'ennui, et lui fait chercher des biens plus conformes à son goût , plus propres à le satisfaire ; c'est elle qui l'émeut , quand à la vue d'une riche et fertile campagne il éprouve un doux ravissement ; c'est par elle qu'il se plaît dans un bois paisible et sombre , occupé d'une tendre rêverie. Elle donne je ne sais quelle teinte de grand et de frappant à une perspective sauvage , à une forêt solitaire , qui rend leur vue plus intéressante que celle d'une prairie émaillée de fleurs , ou d'un jardin guindé par l'art. Modeste comme la Nature , elle simplifie le goût ; elle étend le sentiment , ou du moins elle lui donne plus de force , en le fixant sur le vrai.

C'est elle qui fait répandre ces larmes délicieuses , qui donne cet attendrissement qu'on

ressent dans la jouissance d'un plaisir pur , dans la possession d'une joie douce et assurée. Elle est encore cette émotion généreuse d'une ame blessée , qui dans le sein même des disgrâces ose chercher la paix. Mais dans telle situation qu'elle se manifeste , elle suppose toujours un esprit un peu philosophe qui hait le grand monde , où il ne voit que de jolies bagatelles , de fameux riens ; et un cœur délicat et sensible , qui cherche ou qui possède les biens du sentiment et n'estime qu'eux seuls.

Voilà ce qui fait mériter les épithètes de tristes , de singulières , aux personnes qui , touchées du beau naturel , préfèrent à un bal brillant , à une société tumultueuse , une promenade champêtre le matin sur les côteaux , pour y admirer la Nature sortant des bras du sommeil et d'un bain de rosée ; l'après-midi , à l'ombre des bois , se reposant au pied d'un hêtre ; le soir , dans les prairies sur les bords d'un ruisseau , sans autre compagnie que ses réflexions et une seule amie , un second soi-même.

Il ne me paroît pas que cette passion innocente des cœurs tendres , ressemble aux odieux portraits qu'on en fait quelquefois ; il est vrai que ceux qui la représentent avec des traits si sombres , ne la connoissent pas ; ils sont plus à plaindre que coupables.

Je n'ai encore que trois lustres et demi , et j'ignore quel changement le temps pourra faire en moi ; mais depuis que l'adolescence en m'ouvrant les portes de la vie , m'introduisit dans l'empire du sentiment , les plus doux momens que j'ai passés sont dûs à cette charmante passion.

Aimable et douce mélancolie , ma fidèle compagne , ne m'abandonne jamais entièrement ! je te dois mes plaisirs , je connois tous tes charmes ; le voile dont tu caches tes agrémens les fait méconnoître au vulgaire ; tu les réserves pour tes favoris : que je sois toujours de ce nombre ! les biens que tu leur dispenses ne causent point de soucis , n'entraînent pas de remords. Si quelquefois tu t'éloignes un peu , que ce soit dans ces seuls momens où , rassemblés autour de nos foyers dans la saison rigoureuse , l'esprit aiguillonné par les folâtres enfans des jeux fait diversion à tes douceurs avec quelques amis ; mais reviens promptement charmer la solitude et ravir nos cœurs.

DE LA RETRAITE.

SI la vérité est la nourriture de l'ame, la retraite est le soutien de sa foiblesse. Vivement portés par notre légèreté naturelle à la frivolité, à l'oubli de nous-mêmes, la fréquentation ordinaire des compagnies ne peut qu'augmenter l'une et l'autre. Que fait-on dans la plupart ? les femmes parlent de modes, les hommes s'en mêlent et accompagnent leurs judicieuses observations d'une infinité de complimens, de fausses politesses, qui, dans le vrai, sont autant d'ironies.

On déchire les absens, on n'épargne pas même toujours les présens : pourvu que le tout soit assaisonné d'une pointe fadé et d'un air de confiance, l'auteur est applaudi, quoiqu'à coup sûr, il ait son tour. Chacun cherche à se pénétrer et chacun se cache avec soin : tous se composent, parce que, desirant d'être estimé plus que de mériter de l'être, on s'efforce de paroître estimable, sans s'inquiéter de ne l'être pas.

La conversation ne tarit jamais, parce que les plus petites sources la font naître, et les plus petites choses l'exercent. Rien n'est plus admirable que de voir Cléone dans un cercle; elle

a passé l'âge de plaire, et quoiqu'elle n'en ait pas perdu le desir, son peu de succès dans tous les temps l'oblige à le cacher ; elle n'a pas seulement le talent de médire (ce talent des petits esprits) ; sa mal - adresse ne peut saisir à propos un ridicule, mais elle a toujours avec elle un joli petit chien ; ce rare animal lui fournit de quoi contribuer abondamment à la conversation, et il est communément une fort grande ressource dans les compagnies où elle se trouve, pour occuper ceux qui la composent. Les perfections du charmant favori sont louées à la ronde, ses petits agrémens valent mille louanges à sa maîtresse qui de son côté fait un long chapitre, des soins, des inquiétudes, des égards qu'elle prodigue à ce tendre élève. Quand on sait parler longtemps sur de tels sujets, assurément on n'en doit pas manquer ; d'ailleurs l'aimable Damon ne laisse pas languir le discours : son embonpoint, son teint fleuri, son air gai, ses sourires fins, tout lui-même annonce un homme parfaitement satisfait de sa personne, et dont l'esprit ne se fatigue point à penser. Il porte un habit lugubre qu'une ambition sans talens lui fit endosser ; mais cependant un petit collet ne messied point à sa bonne mine ; il sait s'en prévaloir avantageusement : quelques intrigues auprès des femmes lui ont acquis le droit